



GAZETTE DU JOUR.

FRANÇAIS, de grands événemens se préparent ; je suis en *Vedette* : tout ce que je vois, tout ce que j'entends, sur le champ, je vous en instruis ; ce que vous découvrirez, ce que vous apprendrez, faites-le moi savoir, je le publie sur l'heure.

L'an deuxième de la République Française.

Du Samedi 21 Septembre 1793.

FRANCE.

De Strasbourg, le 14 septembre. — La canonnade sur Kehl ralentit, après avoir détruit les batteries et les retranchemens des ennemis, et fait sauter en l'air leurs magasins. Ce soir on a vu en feu une grande maison isolée qui paroît être l'auberge à l'aigle sur la chaussée. Les ennemis ont sçu pour la seconde fois se servir adroitement des ténèbres de la nuit pour mettre le feu au pont du Rhin, qui est tout de bois ; il paroît qu'ils en ont gaudronné la surface, parce que l'on n'a pas pu parvenir à éteindre les flammes.

De Wissembourg, le 12 Septembre, au soir, à 8 heures.

Depuis ce matin à 4 heures le canon roule de toutes parts depuis Bitche jusqu'à Lauterbourg toute l'armée est en mouvement dans les montagnes ; nous avons repris aux ennemis les trois canons qu'ils nous ont pris hier, dans la forêt de Bienwald ; aussi nous avons eu des succès, nos troupes sont allées à Schaid, village en deça de Freckenfeld, les ennemis y ont perdu considérablement du monde, notre centre aussi étoit avancé et sembloit remporter quelques avantages mais vers la fin du jour, il a été obligé de se

replier sur sa première position. Cette journée qui ne nous a coûté que peu de monde, est sans doute l'avant-coureur d'événemens plus importants ; il falloit essayer les nouvelles troupes qui sont à l'armée ; il paroît qu'elles se font au feu à merveille.

Toute l'armée est animée d'une grande ardeur. Cet après-diné on nous a amené un officier d'émigrés pris du côté de Lauterbourg, et à l'instant on nous amène encore 13 prisonniers, et 14 déserteurs autrichiens.

L'affaire a été plus chaude du côté de Lauterbourg.

Au quartier-général à Wissembourg, le 13 septembre.

Mercrredi, 11 du présent, l'ennemi favorisé par les pratiques et les intelligences criminelles du traître Darlandes, général français, émigré dans les jours de combat du 22 au 28 août, a surpris le camp retranché de Nothweiler dans les gorges, et s'est avancé jusqu'au Dahnbruck, non loin de Limbach. Les mesures les plus promptes et les plus sages ont été prises le même jour, par les représentans du peuple et le général Landremont, pour rompre ces funestes intelligences, qui pouvoient d'autant mieux

servir nos ennemis, que le scélérat Darlandes avoit lui-même commandé, pendant près de six mois, les troupes de la république dans ces gorges, et que lui-même y avoit établi tous les postes, qu'elles y occupoient.

Jedi 12, les ennemis ont été repoussés du Dahnbruck, jusques sur le camp retranché de Nothweiler, où ils se sont maintenus, malgré tous les efforts des braves soldats de la liberté, qui en ont tué plus de 800, et qui se sont tous signalés par des prodiges de valeur, en surmontant les difficultés d'un terrain, presque impraticable, soit pour monter, soit pour descendre. Ils n'ont perdu que très-peu de leurs frères, qui ont été bien vengés, et qui le seront encore de tems en tems.

De Lauterbourg. Le général Dubois, le général Défaix, et le général Michault, ont attaqué sur trois colonnes dans la forêt du Bienwald, où la mitraille, les balles et les bayonnettes républicaines, ont tués deux mille ennemis, et plus de cent de leurs chevaux. Un boulet de 8 leur a démonté une piece de 25, et un obus leur a fait sauter un caisson. Deux batteries ont été emportées par les soldats, qui combattent pour la liberté, trois canons, et un obus ont été encloués, une compagnie d'artilleurs a été prise toute entière avec son commandant. Dans cette attaque, le 2^e. bataillon du 75^e régiment d'infanterie, ci-devant *Monsieur*, a soutenu sa réputation par une intrépidité, et un acharnement, dont il y a peu d'exemples.

Les émigrés attaqués par la gauche du centre ont été mis en fuite et ont abandonné leur camp, placé entre Balbelroth et Bleisweiler; ils ont été poursuivis par les sans-culottes jusqu'à Niderohrbach; notre premier coup de canon, leur a fait sauter un caisson. Les hussards de la liberté sont tombés, le sabre à la main sur deux de leurs redoutes, les ont prises, et ont repoussé le triple de cavalerie ennemie, qui n'a pas osé les attendre à la charge. Un de ces hussards s'est trouvé entouré par dix hussards ennemis, s'est battu avec eux, a été blessé et enfin il s'est défendu jusqu'à ce que ses camarades soient venus le délivrer.

Dans un moment d'un ardeur trop vive, à poursuivre les ennemis, le feu de leurs batteries

nous a tué plusieurs chevaux, et blessé quelques chasseurs; du 8^e régiment dont un officier, nommé Thierry, a été tué. La droite du centre a commencé son feu à 3 heures et demi du matin, dans la partie de la forêt du Bienwald, qui touche le village de Scheid; et n'a cessé de tirer qu'à 7 heures du soir, en nourrissant toujours un feu de file, non interrompu. On ne peut évaluer la perte de l'ennemi de ce côté, 2 officiers de nos troupes y ont été blessés, un boulet est venu mourir sur le genou du citoyen Després, officier des chasseurs du Rhin, d'une valeur distinguée, sans lui faire le plus petit mal: le citoyen Schamo, directeur de la verrerie de St. Quirin, venu avec les braves Vosgiens, a reçu une blessure à la jambe, causée par un éclair d'obus.

Parmi les émigrés tués, il s'est trouvé plusieurs *Chevaliers de Saint Louis*. L'un d'eux, fait prisonnier, a été fusillé ce soir à 6 heures et demi, à l'avant-garde. Sa dernière parole fut *Vive le Roi et la famille des Bourbons*. Les cris de *vive la république* y ont bientôt succédé et n'ont pas expiré sur les lèvres de ceux qui les prononcoient.

Cet émigré se nommoit *Monsieur le Comte de Mauny*. Il a conservé le plus grand courage, a témoigné qu'il estimoit un patriote ferme dans son opinion, et qu'il méprisoit un traître tel que *Darlandes*. Il a promis qu'il ne mourroit point comme *Custines*, qui est mort, a-t-il dit, en lâche, en capucin, et il a tenu sa parole. *M. le Comte de Mauny*, étoit avant son émigration, capitaine au 13^e régiment d'infanterie, ci-devant Bourbonnois. Depuis son émigration, il avoit été promu au grade d'appointé parmi les chevaliers de la couronne, et avoit la perspective d'y devenir un jour caporal.

(*Courier de Strashourg.*)

De Colmar, le 12 septembre. — La masse du peuple qui se lève de nos côtés, part aujourd'hui pour le Sundgau, occuper les bords du Rhin près de Gross-Kembs, Hasinguen et Ottmarsheim. Il faut que chacun s'approvisionne pour douze jours. Ces citoyens soldats ont beaucoup de bateaux avec eux, sans doute pour pénétrer dans le Brisgau. Mais quand même ils ne passeroient pas la rivière, ils ne laisseront pas que de faire une puissante diversion aux ennemis, en faveur de notre armée.

De Sonnes, sous Longwy, le 10 septembre.

Les troupes ennemies grossissent. Il y a douze mille hommes arrivés à Luxembourg, et qui demicercle les derrières de Longwy. Le poste d'Arion est rempli de soldats. Il y a deux escadrons de chevaux-légers repandus dans la vallée de Virton jusqu'à Obange, village à une lieue de Longwy, sur la chaussée qui conduit à Arion. Ce seroit le moment d'occuper le mont Quinton qui couvre Montmedy. On a mis en réquisition 500 citoyens du district de Longwy, et d'un district de la Meuse, voisin, qui vont se cantonner sur les frontières. Ils doivent y être maintenant. Nous manquons encore de cavalerie. C'est le moment d'appeler tous les anciens cavaliers et de les monter.

Paris. — Cernés de toutes parts à l'extérieur de la France, la guerre intérieure empêchant une partie de la république de communiquer avec l'autre, on est déjà fort embarrassé de se procurer des nouvelles, et celles qui arrivent à travers mille difficultés, souvent ne se présentent pas avec toute la véracité qui en fait le mérite. Les journalistes qui sont les moyens de la propagation des nouvelles, sont donc par là plus exposés que les autres à donner quelque fois de fausses nouvelles, n'ayant d'ailleurs aucuns moyens de s'assurer de leur vérité : et voilà qu'un décret ordonne que tous ceux qui présenteront de fausses nouvelles dans la vue de susciter du trouble, seront traduits au tribunal révolutionnaire, d'où il suit que les journalistes sont plus exposés que les autres aux effets rigoureux de cette loi, et qu'ils ne seroient pas même dispensés d'en subir la rigueur, quand ils exciperoient de leurs correspondances, parce qu'on leur diroit : Vous avez dû vous assurer de la nouvelle, et qu'il seroit encore plus facile de leur supposer des intentions contre-révolutionnaires dans l'annonce la plus indifférente. Nous prions donc nos lecteurs qui prennent assez d'intérêt à notre feuille pour nous faire passer des nouvelles de leurs départemens, de se rendre plus scrupuleux que jamais dans l'envoi de celles qu'ils nous adresseront. La responsabilité repose sur nous. Ils voudront bien aussi ne pas trouver mauvais si nous ne secondons pas toujours leurs desirs de voir leurs nouvelles se répandre aussi-tôt, ce qui pourra altérer

quelque fois cette fraîcheur qui plait tant aux amateurs des nouveautés.

§ Le commandant de Cambrai est destitué, et mis en état d'arrestation.

§ Danton est dénoncé aux Cordeliers, par Vincent, l'un des premiers commis de la marine, et l'on a mis à l'ordre du jour les dénonciations contre tous les gens en place, et tous les individus auxquels on a des griefs à reprocher.

§ On continue l'arrestation des gens suspects. Le ci-devant comte de Brion a été conduit à Sainte Pélagie.

§ Sur la proposition d'Hébert, le conseil de la commune a arrêté que tous les maçons, charpentiers, serruriers, et autres, seront tenus d'abandonner incontinent leurs travaux, pour se livrer à l'établissement des ateliers destinés à la fabrication des armes. A propos d'Hébert, son père Duchêne est toujours B..... en colère. Il vient dans sa feuille d'hier de l'exhaler contre tous les détenus dans les prisons, et sur-tout de ce que l'on allonge la courtoie au sujet du jugement de Bissot, de la veuve Capet, de Faucher, de Vergniaud, Gensonné, du borgne Manuel, et de tous ces scélérats qui vouloient dépecer la république et en vendre les lambeaux, au roi Georges Dandin, au Mandrin de Prusse et au Cartouche de Vienne, il suppose qu'il a été voir tous les prisonniers et continue :

« Je ne m'arrêterai pas long-tems avec tous ces brigands ; leur présence m'inspiroit trop d'horreur. Chemin faisant, je donnai un coup de pied à la conciergerie, pour rendre visite à la veuve Capet. Je trouvai la g... aussi insolente que de coutume. « Tu as beau jurer et te débaptiser, vieux marchand de fourneaux, me dit-elle, je ne serai pas raccourcie, j'ai des amis par-tout et dans la convention même ; ils ont la parte bien graissée pour allonger la courtoie et pour m'ouvrir, un beau matin, les portes de cette prison. « Oh je n'en doute pas, coquine ; mais le peuple est-là. Il faudra bien qu'on en passe par où il voudra, car c'est le souverain, c'est le maître ; ce n'est que quand il dort, qu'on se f... de lui, mais quand il se réveille, gare la bombe ; ton gros cocu avoit

de bons amis dans la convention, il n'en a pas moins joué à la main chaude; tu essaieras aussi la cravatte, f. . . »

§ La société de Lajouski, dans le fauxbourg St. Marcel, vient communiquer un projet d'adresse à la convention, dont voici l'extrait :

» Législateurs, ce n'est pas assez d'avoir tiré le glaive de son fourreau, il faut le plonger dans le sein des députés proscrits. Que comptez-vous faire de cette Messaline moderne, qui ne devrait déjà plus être comptée au nombre des vivans? (Ici les tribunes applaudissent pendant long-tems, et la société crie *bravo.*) Législateurs, c'est au nom de tout le peuple que nous vous demandons la mort des traîtres désignés dans cette pétition. Vous avez tiré le glaive; ce n'est pas seulement pour les intimider, mais pour leur percer le sein. Applaudi et adopté.

C O N V E N T I O N N A T I O N A L E
(Présidence du citoyen Billaud-Varennes.)

Addition à la séance d'hier.

Le colonel légionnaire, écrit de Ham le 14 septembre, qu'il instruit qu'il passoit toutes les nuits quelques émigrés, qui filioient pour rentrer dans la république, il s'est posé avec force suffisante en embuscade. A minuit, seize hommes passent; après avoir crié trois fois *qui vive*, personne ne répondant, on a fait feu de file sur eux, un a été tué, deux blessés, onze faits prisonniers; on les a reconnus pour prisonniers détenus à la citadelle, qui désertoient; ils sont au cachot; mais on a prétendu que plusieurs autres ayant entendu la fusillade, s'étoient cachés dans un bois, sur la route de St. Quentin; il a fait cerner le bois.

On a arrêté le procureur syndic du district de l'Orient, le maire, le procureur de la commune, le commandant de la place, le lieutenant des canoniers, comme ayant voulu livrer la place aux ennemis de la république. Une députation de cette ville les reclame, et se rend garant de leur civisme. Renvoyé au comité.

71 sociétés populaires du Midi ont arrêté

de se réunir à Marseille pour extirper dans le Midi, les racines de fédéralisme. Elles ont arrêté la formation d'une armée révolutionnaire. Elles demandent la tête de cette scélérate, de cette messaline autrichienne qui a fait les malheurs de la France; de déclarer nuls tous les certificats de civisme, et de n'en laisser accorder que par les sociétés populaires.

Cambon est élu président.

Séance du Vendredi 13 Septembre.

Le nombre des prisonniers de Paris est de 2,129.

Une société populaire, celle du Puy, invite la convention de lever une armée révolutionnaire assez forte, qui, divisée en 4 colonnes partira des 4 coins de la république, en se portant sur le centre, ayant chacune un tribunal et une guillotine pour faire guillotiner à toutes mains les aristocrates et les gens suspects qu'elles trouveront sur leur passage.

Gossuin annonce que malgré les efforts du général Hiller, pour faire lever le siège du Quesnoy, cette place est aujourd'hui la conquête des Autrichiens, que la garnison a été faite prisonnière, et qu'on ignore le sort des habitans; mais Houchard marche à la rencontre de Cobourg avec des forces formidables.

Le nouveau commandant de Perpignan Dahoust écrit que le général a porté son quartier à Sijan, en laissant à Perpignan tout ce qui est nécessaire pour le siège; il proteste de faire sauter plutôt toutes les fortifications, et de ne laisser qu'un monceau de cendra, plutôt que de se rendre.

Les administrateurs de l'Hérault ont défendu à tous citoyens de receler des jeunes gens pour les soustraire à la réquisition.

L'assemblée approuve le décret et de plus décrète que tout citoyen rangé dans la première classe, qui refusera d'obéir à la loi, sera mis en état d'arrestation.

Il s'est élevé un mouvement contre-révolutionnaire à Toulouse, mais le courage des sans-culottes a tout fait rentrer dans l'ordre, et les auteurs de la sédition vont être guillotines.

On souscrit à Paris au bureau de ce journal boulevard de la porte Saint-Martin, à celle Saint-Denis N°. 3 le prix de l'abonnement de ce papier nouvelle, le moins cher de tous est de 34 livres pour l'année. 18 liv. pour six mois 9 livres pour trois mois. et pour deux mois en envoyant 6 liv.